

M. Arkoun définit d'abord le fait coranique qui, dans la pensée arabe, partage le côté « sauvage » du côté « savant », le seul qu'il se propose d'étudier ici ; pour ce faire, il examine les trois données qui permettront de comprendre les développements ultérieurs de cette pensée : le texte coranique, la notion de Parole de Dieu et la fonction prophétique.

Après avoir rappelé la conception musulmane traditionnelle relative à la formation de la pensée arabe, M. Arkoun étudie la genèse du fait arabo-islamique, en présentant le cadre historique des premières compétitions (632-750), et les problèmes soulevés par les premières discussions doctrinales, puis en décrivant l'impact de la pensée grecque (750-900) et la compétition sunnite-chiite.

La pensée classique fait l'objet d'un important chapitre dans lequel M. Arkoun étudie successivement : les caractères généraux de cette pensée, son espace mental, le problème des rapports entre la tradition et la raison, selon les écoles et les thèmes.

Durant la période connue sous le nom de « décadence », M. Arkoun montre que la pensée arabe est marquée par la conservation des valeurs, d'une part, et par des ruptures à l'égard du passé classique et du monde environnant, d'autre part.

Enfin, après avoir défini les nouvelles conditions d'exercice de la pensée arabe confrontée brutalement à la modernité, M. Arkoun examine les principales orientations de la « renaissance », puis de la « révolution », et il précise les droits et les tâches d'une pensée arabe critique.

Tel est, brièvement analysé, le contenu extrêmement riche de cette synthèse de la pensée arabe, ou plutôt arabo-islamique, car l'auteur s'est délibérément limité à l'étude de la pensée religieuse, sans vouloir aborder celle de la pensée profane qui s'exprime, en particulier, dans la poésie. On pourra regretter cette limitation dans la mesure où la poésie, assez peu influencée par l'Islam, est restée le mode d'expression privilégié de l'arabité : elle renferme, en effet, un système de valeurs morales et esthétiques, communes à tous les poètes arabes, qu'ils soient païens, chrétiens ou musulmans, anciens, classiques ou modernes. Apprise par cœur comme le Coran, et mise sur le même plan que lui pour l'étude grammaticale et lexicale de la langue, la poésie, le plus arabe de tous les genres littéraires, a joué, et continue à jouer, un rôle capital dans la formation des esprits et des mentalités arabes, et à exercer sur eux une influence considérable.

G. TROUFEAU

Tadeusz LEWICKI, *Studia nad maghrebem i sudanem*, Warszawa 1976  
(= *Etudes maghrébines et soudanaises*, Varsovie 1976) 94 pages.

Après un bref avant-propos, l'auteur braque le projecteur sur la ville algérienne de Ouargla, devenue au moyen âge « un grand centre commercial » alimenté par le trafic qui se faisait entre les parties de l'Afrique situées au nord et au sud du Sahara. A partir des indications fournies par les principaux géographes et historiens arabes d'alors, complétées par celles des auteurs arabes d'ouvrages sur la secte des *Ibādīyya*, chère à Lewicki et par les écrits de ses confrères africanistes, celui-ci fait de cette ville le point de départ de vingt itinéraires, dix vers le nord et dix vers le sud. Ouargla apparaît ainsi comme une araignée au centre de sa toile ou comme Paris au centre du réseau de la S.N.C.F. C'est la première étude intitulée « *les liaisons maghrébines sahariennes et*

*soudanaises de la ville de Ouargla au moyen âge* » à laquelle sont consacrées 78 pages; elle est suivie d'une deuxième étude de 12 pages intitulée « *une commune (sic) chrétienne dans l'oasis de Ouargla au Xe siècle* » et d'une bibliographie assez copieuse mais dans laquelle on remarque l'absence totale de sources noires parce qu'inexistantes au moyen âge. Les liaisons maritimes entre Magrib et Sūdān — si elles ont existé — ne sont pas non plus envisagées.

Les vingt itinéraires (*masālik*) tracés à partir de Ouargla ont pour terminus au nord Tāhart, Siġilmāsa, Tozeur, Kairouan, Zāb, Tlemcen, Qal'at Banī Ḥammād, Tunis, Constantine, Djebel Nefoussa, et au sud Tadmekka, Gao, Ġāna, Ġuyāra, Zafūn(u), Kūga, Kawār, Zaġāwa, Zāġari, Takeddā, Agadès.

Comme on le voit, l'orthographe des toponymes flotte toujours entre l'usage français qui n'a rien d'universel et la translittération à partir de l'arabe classique ou de la prononciation locale qui devient de plus en plus officielle. Il n'est que temps, pour tous les arabisants, de se décider à opter pour cette dernière solution et écrire Wāragla pour tenir compte de la prononciation actuelle — certainement héritée du passé arabo-berbère — et pour lire correctement — ce qui n'est pas toujours le cas — la graphie وارڨلان — وارڨلان — وارڨلان des sources arabes, et écrire Wānašris au lieu de Ouarsenis puisque localement on dit Wāresnis et que les textes donnent وانشريس وانشريس et écrire Biġāya au lieu de Bougie et al-Dār al-Bayḍā' au lieu de Maison-Blanche etc...

A considérer la carte de la page 11, on constate qu'en réalité les vingt *masālik* peuvent être ramenés à six :

Voie I vers Tilimsān par Tāhart,

Voie II vers Qal'a par Tuggurt et Baskara,

Voie III vers Tūnus par Tūzar et Qayrawān,

Voie IV vers Kawār par Tūzar, Qābis, Ġādū, Zawīla,

Voie V vers Siġilmāsa et au-delà par trois branches aboutissant toutes à Māli savoir :

a) par Tāmadult, 'Azuqqī, 'Awdaġušt, Ġāna; b) par Tagāza, Walāta, Zāġari; c) par Tādmakka, Gawgaw, Tinbuktū,

Voie VI vers Agadès par 'Ahaggār avec également prolongation vers Māli par Gawgaw.

Ces « lignes de communication » ne sont évidemment pas, comme les voies romaines, décelables sur le terrain, par l'observation directe ou par l'archéologie aérienne. Les indices qui permettent de les imaginer sont tous dans les livres. Avec une patience de bénédictin, Lewicki les a dépouillés pour glaner et interpréter, une à une, des bribes le plus souvent d'apparence peu significative. Il a ainsi tenté d'obtenir, pour le moyen âge, avec des ressources moins fournies, des résultats comparables à ceux qu'avait obtenus, pour l'Antiquité Stéphane Gsell en 1927 suivi récemment par Pierre Salama et par J. Desanges (v. notamment l'étude de ce dernier « *l'Afrique noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité* » dans la *Revue française d'histoire d'outre-mer*, t. LXII, n° 228, 1975, pp. 391-414) dont la conclusion est que « l'existence de rapports entre les Méditerranéens et l'Afrique noire se laisse malaisément établir... La voie terrestre paraît avoir été peu empruntée... le trafic transsaharien n'avait pas alors d'importance économique appréciable... ».

Qu'en est-il des recherches de Lewicki ?

Le tracé de la voie I semble bien établi, par des témoignages apparemment irréfutables, dès le début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne surtout le tronçon Wāragla-Tāhart. Sous la dynastie de Banī Rustam, il paraît certain qu'il y avait des

liaisons commerciales entre ces deux villes par *ġabal 'Amūr*, *Laġwāt*, *Tilġamt*, *wādī Mizāb* (p. 12-13). Par contre, le tronçon *Tāhart-Tilimsān* n'est pas net, les trois témoins appelés à la barre ne fournissant que des indications vagues (p. 23-24).

Le tracé de la voie II se fonde sur les indications de deux témoins seulement, l'un du Ve/XIe siècle qui se borne à donner la distance séparant les deux villes, l'autre du VIe/XIIe siècle, plus coopératif, donne la distance (13 journées de marche) et donne les étapes : *wādī Riġ*, *Baskara*, *Niqāwus*, *Masila* (p. 24-25).

Cette voie comprend trois tronçons : a) *Wāragla-Tūzar* et le pays de *Qaṣṭiliyya* dit *Ġarid* de la même époque que le tronçon *Wāragla-Tāhart* et passant par *wādī Sūf*, *Tuggurt*. Cependant les témoignages recueillis sur l'existence de ce tronçon trahissent beaucoup d'incertitudes au sujet de la chronologie et des étapes (p. 18-20); b) *Tūzar-Qayrawān*, de la même époque que le précédent, par *Qafṣa*, *Faġġ al-Ĥimār*, *Maḍkūd*, *Ġamūnas aṣ-Ṣābūn*, selon *Bakrī* (p. 21-22); c) *Qayrawān-Tūnus*, à partir du milieu du VIe/XIIe siècle, selon *Idrisī*; encore fréquenté au Xe/XVIe siècle, selon *Léon l'Africain*; mais ni l'un ni l'autre ne donne le nom des localités intermédiaires (p. 26-27).

Ces trois premières voies reliaient *Wāragla* aux villes magribines du nord. Elles étaient relativement courtes auprès de celles qui la reliaient au pays des *Sūdān*.

La voie IV la reliait à *Kawār*, entre *Fazzān* et *Tchad* d'abord par le tronçon *Wāragla-Tūzar* de la voie III; ensuite par un tronçon *Tūzar—Ġādū* dans *ġabal Nafūsa* par *Qābis*, *Mārit*, *Ġumrāsān*, *Lālūt*, selon *Idrisī* (p. 28-31); enfin par un troisième tronçon, selon *Ya'qūbī*, passant à *Zawila* (où commence le pays des *Sūdān*, selon *Bakrī*) et à *Mā' al-Faras* (p. 59-60).

La voie V la reliait d'abord à *Siġilmāsa*, à l'ouest, à peu près à la même latitude, par un premier tronçon qui, à l'origine, faisait partie de la grande voie « venant, d'une part, d'Égypte et passant par *Ṭarābulus al-Ġarb* et *bilād al-Ġarid* et venant, d'autre part, de *Qayrawān* et aboutissant par *Wāragla* à *Siġilmāsa* »; ce tronçon a été suivi notamment par *'Ubayd Allāh al-Mahdī*, par *'Abū Yazīd Maḥlad b. Kaydād* et par d'autres personnages des *'Ibādīyya*, selon *'Abū Zakariyā' al-Wāraglānī* et autres; ce tronçon, décrivant un grand coude avec sommet au sud, passait par *al-Qulay'a* (= *El-Goléa* et pour les Algériens *el-Mni'a*), traversait l'oasis de *Tiġūrārīn* (= *Gūrāra*) et longeait *wādī Sāwra*; selon *Léon l'Africain*, il était encore suivi au Xe/XVIe siècle (p. 14-18).

De *Siġilmāsa* partaient vers le sud, à travers le désert, trois voies : 1<sup>e</sup>) une voie Va, à l'ouest, par *Tāmadult*, *'Azzuqī*, *Tiġikġa*, *'Awdaġušt*, *Ġāna*; c'était la plus ancienne et aussi la plus importante à cause de la richesse du Haut Niger en poudre d'or et en esclaves noirs; vers le milieu du IIe/VIIIe siècle, avant la fondation de *Siġilmāsa*, elle partait, selon *Ibn al-Faqīh al-Hamadānī*, de *Ṭarqala*, alors capitale du *Sūs al-'Aqṣā*; elle a dû être suivie de là à *Ġāna*, vers 117/734, par le général *'Abd al-Raḥmān b. Ḥabīb* sur ordre du gouverneur de *Qayrawān* *'Ubayd Allāh b. al-Ḥabḥāb* pour une mission non précisée; entre le IVe/Xe siècle et le VIe/XIIe siècle, divers personnages *'ibādīyya* firent le voyage de *Ġāna* à partir de *Wāragla* ou de quelq'un autre localité d'*Ifriqiya* ou de *ġabal Nafūsa* via *Wāragla*, à en croire *Šammāḥī* et d'autres auteurs.

De *Ġāna* partaient quatre voies :

la première au pays de *Gudāla* dans la partie méridionale de l'actuelle Mauritanie, « au nord du fleuve Sénégal et au contact de l'Océan, en passant par *Takrūr* dans les environs de l'actuelle *Podor* » (p. 48);

la seconde à *Zafūn(u)* = actuelle *Diafounou*, dans le *Sahl* méridional (p. 52-53);

la troisième à *Guyāra*, près de l'actuelle *Kayes* (p. 50-53);

la quatrième à Kūga, à quinze jours au sud de Gāna, entre Siguri et Bamako, identifiée avec Quiquia, Juḡa, Kōga, Gōga, Guouiguia, Māli et peut-être Nyani (p. 53-59).

2<sup>e</sup>) une voie Vb, au centre par Tabalbāla, Tagāza, Walāta, Zāgarī, Māli; elle a été suivie, après la destruction de Gāna qui a eu lieu vers 631/1240; c'est cette voie qui a été décrite par Ibn Baṭṭūṭa (p. 62-69).

3<sup>e</sup>) une voie Vc, à l'est, passant par Wāllan, Tassālit, Tādmakka, Gawgaw, Tinbuktū et menant également à Māli; selon 'Abū Zakariyā' al-Wāraglāni, elle était déjà fréquentée au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle et l'était encore plus, selon Zuhri et Idrīsī, au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle; un tronçon, partant de Wāragla longeant *wādī Mya* et passant par al-Qulay'a, In Šālāḡ puis longeant la chaîne de Immidir la rejoignait au nord de Wāllan (p. 53-59).

La voie VI la reliait à Takaddā et Agadès, d'abord par une partie du tronçon qui menait à la voie Vc mais qui prenait, avant de l'atteindre, la direction sud à l'ouest de la *kudya* de 'Ahaggār, et à l'est de Wāllan, passait par In Ziz, Timissāw, In Gazzām, Ifarwan, Tāgiddā n'Tassūm (nom actuel de Tākiddā des sources arabes), située par Ibn Ḥaldūn à soixante-dix étapes de Wāragla; Ibn Baṭṭūṭa y est passé en 734/1353, retour de Māli à Fās; Ibn Ḥaldūn a recueilli sur cette localité des renseignements d'un de ses habitants rencontré à la cour de Yūsuf b. Muzni, la même année, à Baskara et dit qu'elle « était une étape sur la route que suivaient les pèlerins noirs se rendant à Makka »; elle perdit de son importance dans la deuxième moitié du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle au profit d'Agadès alors promue métropole de l'Ayr et « plaque tournante du commerce saharien » encore aujourd'hui (p. 69-78).

Ces *masālik* étaient empruntés par les Arabo-Berbères du Magrib dans le sens nord-sud et retour et par certains noirs dans le sens nord seulement. C'étaient les esclaves. D'autres noirs faisaient l'aller et retour en qualité d'ambassadeurs des souverains qui régnaient sur les royaumes en marge du désert : royaume de Gāna des Sarqalla (Sarakollés) du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle; royaume de Māli des Mandingues sur le Haut Niger au début du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle; royaume de Gawgaw des Šungāy (= Šonrai) qui supplanta celui de Māli pour être à son tour détruit au IX<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle. Quant aux simples particuliers noirs, ils ne devaient guère éprouver le désir de s'aventurer chez les blancs dont ils subissaient plus qu'ils ne recherchaient le contact. Les échanges commerciaux se faisaient de préférence « à la muette ». Le partenaire magribin convoitait chez eux trois articles de valeur : les esclaves (*'abīd*) qu'il capturait, quand il le pouvait, comme du gibier ou qu'il achetait au souverain qui les lui vendait comme du bétail; la poudre d'or (*tibr*) pour la frappe des monnaies de tous les états riverains de la Méditerranée; le bois d'ébène (*'abnūs*) (p. 49). En échange, il proposait des cauris, des céréales, du sel, de l'alun, du cuivre, de la verroterie, des bracelets, des anneaux, du cannabis (*hasīd*), des tissus, du bois de pin, des chevaux etc... L'offre et la demande d'une part, la ruse d'autre part, faisaient la loi du marché. A titre d'exemple, on a noté l'échange d'un cheval contre quinze esclaves !

Ces blancs magribins appartenaient sans doute à tous les milieux mais Lewicki, exploitant de préférence les informations fournies par Darḡinī, Ibn Šaḡīr, Šammāḡī, Tādili, Wāraglāni, Wisyāni signale plus particulièrement les voyageurs *'ibādīyya*. Comme chacun sait, son érudition est des plus vastes sur tout ce qui concerne cette secte : doctrine politico-religieuse, vie culturelle, sociale, économique, histoire, comme le montrent les nombreuses études qu'il leur a consacrées et dont quelques-unes sont citées dans sa bibliographie.

Poursuivant ses recherches sur Wāragla au moyen âge, Lewicki s'arrête devant un

membre de phrase du géographe arabe Yāqūt al-Rūmī mort en 627/1226 qui écrit que cette localité était habitée par « *qawm min al-Barbar wa-Mağğāna...* » Et d'entreprendre l'examen de ce bout de phrase à la loupe passant d'abord en revue, une à une, les dix premières sources de Yāqūt (Ibn Ḥurradāqbih, Ibn al-Faḡih, Ya'qūbī, Istaḥrī, Ibn Ḥawqal, Muqaddasi, Bakrī, Ḡayhānī, Bağdādī, Balḥī). Aucune ne lui apparaît à l'origine du bout de phrase. Par contre, la dernière et onzième (Muhallabi), dont ne nous sont parvenus que des extraits plutôt brefs, lui paraît susceptible d'avoir désigné les Barbar et les Mağğāna comme habitants de Wāragla vers le milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. A partir de cette hypothèse, Lewicki glose Barbar par Berbères 'ibādīyya émigrés de Tāhart après 296/908, et Mağğāna par 'Ağam = « population romaine et chrétienne du Mağrib, de Sicile, d'al-'Andalus et du midi de la France », s'appuyant, pour ce dernier point, sur Ya'qūbī et sur Ibn Ṣağīr qui, les appelle parfois *masīḥīyyūn*, tandis que d'autres les appellent 'Afāriqa, nom des autochtones romanisés de la Proconsulaire. Ainsi 'Ağam et 'Afāriqa doivent être pris pour synonymes. Il y en avait à Ṭubna, à Qābis et ailleurs et ils parlaient, selon Idrīsī, *al-lisān al-laḡnī l-'ifriqī* (la langue latino-africaine). Il y en avait aussi à Mağğāna, à quatre journées à l'ouest de Qayrawān. Une fraction d'entre eux s'était sans doute établie à Tāhart à une date inconnue et avait imposé aux autres 'Ağam qui s'y trouvaient et jouaient un rôle politique et économique important selon Ibn Ṣağīr, prenant toujours parti pour les 'Ibādīyya contre les Arabes et leur *ḡund*. A la prise de Tāhart en 296/908, ils ont du émigrer, au moins en partie, à Wāragla. C.q.f.d. et qui semble l'avoir été dans la deuxième étude après correction des erreurs commises sur ce point par Youssouf Kamal dans sa *Monumenta cartographia Africae et Aegypti* et par Motylinski dans sa traduction de la *Chronique d'ibn Ṣağīr sur les imams rostémides de Tahert*.

L'intérêt des deux « études maghrébines et soudanaises » n'a nul besoin d'être souligné davantage. Après l'éclairage ainsi dirigé sur les notions jusqu'ici en cours pour ce qui concerne les relations entre Biḏān et Sūdān à travers le Sahara, et le peuplement du Mağrib, le passé de celui-ci est désormais un peu moins obscur.

Quelques remarques de détail :

p. 10 l. 27 : se rallièrent au lieu de rellièrent ;

p. 13 l. 18 : passait au lieu de conduisait ;

p. 19 l. 11 : s'aperçoit au lieu de se rapporte ;

p. 25 l. 2 : Bordj Bou Arréridj au lieu de Bordj Aréridj ;

p. 42 l. 27 : 'Ubayd Allāh b. al-Ḥabḥāb au lieu de 'Abd Allāh ;

p. 43 l. 30 : Abū 'Abd Allāh au lieu de Abū Allāh.

Dans la bibliographie, deux lacunes : Capot-Rey Robert, *Le Sahara français*, P.U.F., Paris 1953 ; Passager P., *Ouargla, Sahara constantinois*, Archives de l'Institut Pasteur d'Algérie, t. XXXV, n° 2, juin 1957, PP. 99-200.

M. HADJ-SADOK

*Michigan Oriental Studies in honor of George G. Cameron*, edited by Louis L. ORLIN, 1 vol. in-8° de xvii + 329 p., Department of Near Eastern Studies, The University of Michigan, Ann Arbor 1976.

Ce volume de Mélanges en l'honneur de l'iranisant G. Cameron contient plusieurs articles qui intéressent plus spécialement les arabisants :

*Arabica*, Tome XXIV, Fascicule 3